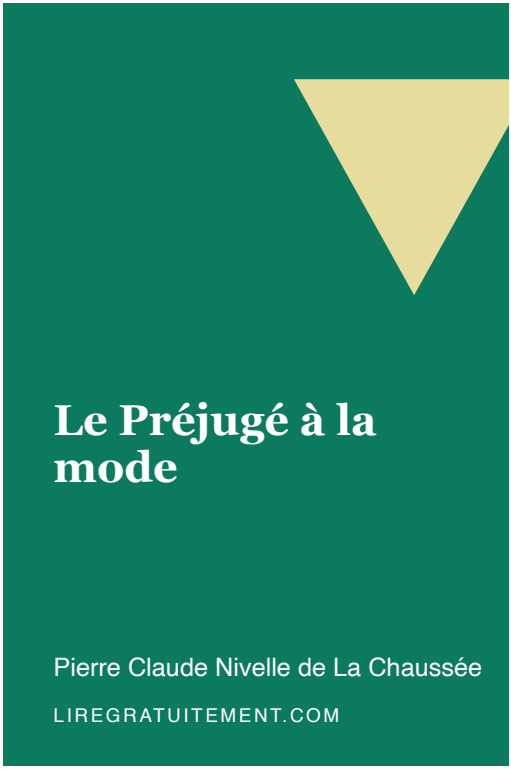


Le Préjugé à la mode

Pierre-Claude Nivelle de La Chaussée

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Acte I

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

Ah ! Constance, est-ce à vous à prendre ma défense,
Et celle de l'hymen, vous ?…

CONSTANCE.

Et celle de l'hymen, vous ?…Ce doute m'offense ;

Vous me connoissez peu, si vous me soupçonnez
De penser autrement.

DAMON.

De penser autrement.Madame, pardonnez…
(à part)
Épouse vertueuse autant qu'infortunée !

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hyménée :
Damon, soyez-en sûr ; croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

DAMON.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore,
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi ! votre liaison ?...

DAMON.

Quoi ! votre liaison ?...M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice ;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice ?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Elle ne vous hait point.Inutile bonheur !
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur,
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'allarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ses charmes.
On se trompe, en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement,
Dont son sexe est toujours l'innocente victime :
Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime.

Je ne sçais quel exemple, ou plutôt quelle erreur,
Autorise encor plus son injuste terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcusable ?
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend responsable.
Enfin, elle me croit complice d'un époux...

CONSTANCE.

Monsieur, elle se trompe, & nous offense tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proye.

CONSTANCE.

Damon, il n'en est rien.

DAMON.

Damon, il n'en est rien.Vous voulez qu'on vous croye.

CONSTANCE.

Brisons là, je vous prie. Avant notre départ,
Sophie à mes conseils aura peut-être égard ;
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

Fiez-vous-en à moi.C'est en vous que j'espere ;
Vous savez que son sort dépend de votre pere.

CONSTANCE.

J'attends Argant ; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je suis confus…

CONSTANCE.

Je suis confus…Allez, je me fais un honneur
De la faire changer d'idée & de langage.

Sur-tout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON, À PART, EN SORTANT.

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux ?
Que Durval devroit bien y borner tous ses vœux !

CONSTANCE SEULE.

Faut-il que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidèle & si sage ?
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel ?...
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse ;
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir ;
D'un ingrat qui m'est cher, je me ferois haïr :
Du moins, n'ajoutons pas ce supplice à ma peine ;
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, D'UN TON FÂCHÉ.

Sans quoi je vous aurois prévenu.Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroissez ému !

ARGANT.

Vous paraissez ému !Je suis même en colere.
Je sors de chez Sophie ; elle tient de sa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir ;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi ! vous sçavez ?...

ARGANT.

Quoi ! vous sçavez ?...Ma fille, un peu de complaisance ;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

Que je parle d'abord à mon tour.J'obéis.

ARGANT.

Durval est à peu près ce que je fus jadis ;
Ce tems n'est pas si loin, que je ne m'en souvienne :
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, & me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé :
Et véritablement une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du tems se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre roman ;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon ! naturellement le sexe aime à se plaindre.

Or, comme enfin l'amour se change en amitié…
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié.

Elle ne sçavoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très-bien aimer sa femme ;
Elle crut perdre au change ; elle dissimula,
Peut-être près d'un mois, après cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge ;
Madame se plaignit, & mon pere en fut juge.
Le bonhomme autrefois fut dans le même cas.
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas.
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie…
Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchante…
Eh ! bien, Madame, soit ; vous êtes très-contente…
Oui… très-heureuse… très…

CONSTANCE.

Oui… très-heureuse… très…Monsieur, en doutez-vous ?

ARGANT.

Et vous dites par-tout du bien de votre époux…

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement ?

ARGANT.

Puis-je faire autrement ?Et que le mariage
N'est pas toujours un triste & cruel esclavage…

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Je l'imagine.Et que… J'enrage de bon cœur…

Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur ;
Ma niéce est votre amie, & je lui sers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

ARGANT.

Oui ; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit.
Damon & votre époux en sont dans un dépit…
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, & ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hymenée ? Où les a-t-elle pris ?
À son âge on n'a point de chimeres pareilles
À celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnès se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature ;

Elle ne voit l'hymen que sous une figure,
Qui, loin de l'effrayer, irrite ses désirs ;
Et ce portrait est fait par la main des Plaisirs.
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma niéce en prend une autre idée,
C'est l'effet des sujets de chagrin & d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE, À PART.

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.
(haut.)
Apprenez donc, monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.

Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hymenée ;
Je ne méritois pas d'être si fortunée :
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pû ramener.
Si quelque occasion peut mieux faire connoître,
Et sentir de quel prix une épouse peut être,
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, & qu'elle sçait souffrir.
Voilà mes sentimens, tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense :
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, si vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma niéce ;
Ôtez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse ;
Et que bientôt Damon…

CONSTANCE.

Et que bientôt Damon…C'est justement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

J'avois à vous parler.Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaise à Sophie.

ARGANT.

Ma niéce l'aimeroit ?

CONSTANCE.

Ma niéce l'aimeroit ?Du moins je m'en défie.
Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît ?

CONSTANCE.

Ce n'est point un refus ; c'est de l'incertitude.
On ne s'engage point sans quelque inquiétude.
En cela j'aurois tort de la désapprouver :
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible,
À s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.
(Sophie paroît.)
Bon. La voici, je vais commencer l'entretien.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT, à SOPHIE.

Ma niéce, comment donc entendez-vous la chose ?

SOPHIE, en regardant CONSTANCE.

Vous a-t-on dit vrai ?

ARGANT.

Vous a-t-on dit vrai ?Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier ! Quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a sçu plaire ;
Damon ?

SOPHIE.

Damon ?Qui vous a fait ces confidences-là ?

ARGANT.

Hé ! c'est apparemment Madame que voilà,
Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Oui, s'il en étoit un.Parbleu, c'est pour ton bien,
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi ! vous me souhaitez un semblable partage !
(En montrant Constance.)
Madame est donc heureuse ?

ARGANT.

Madame est donc heureuse ?On ne peut davantage.

SOPHIE.

Est-ce elle qui le dit ?

CONSTANCE.

Est-ce elle qui le dit ?Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.

Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
Plus que je n'en avoue, & que je ne m'en crois :
Peut-être, si mon sexe abusé tant de fois,
Pouvoit espérer d'être heureux en mariage,
Je choisirois Damon... L'exemple me rend sage :
Madame, j'ai des yeux, & je vois assez clair.
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe.
Cet usage n'est plus que chez la Bourgeoisie :
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paroître ;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être.
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis & mutuel.
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime ;
La mode le subjugue en dépit de lui-même ;
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse ?

SOPHIE, EN MONTRANT CONSTANCE.

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Sur tout ce que je vois.Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance ! Heureuse, elle.

CONSTANCE, AVEC VIVACITÉ.

Constance ! Heureuse, elle.Oui, Madame, je le suis.

SOPHIE, AVEC VIVACITÉ.

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Non, vous ne l'êtes pas.Madame, je vous dis…

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,
Deviez-vous éprouver de pareilles disgraces ?
Elle a dit mon secret ; je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux ?

SOPHIE.

Qui croire des deux ?Moi.

ARGANT.

Qui croire des deux ?Moi.Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte ?

SOPHIE.

Me suis-je jamais plainte ?En rien, & je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vûe ?...

SOPHIE.

M'avez-vous jamais vue ?...Oui, malgré vous, Madame,
J'ai vû... j'ai reconnu les traces de vos pleurs ;
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs.
Mais que dis-je ? J'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, & l'autre la dément :
Celle-ci ne veut pas épouser son amant.

Constance... mais qui diable y pourroit rien comprendre ?
En attendant, je sçais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, Madame, heureuse ou non.
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon...
Mesdames, à votre aise ; il ne faut point se rendre :

Ferme, continuez à ne vous pas entendre.
(Il sort.)

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE, à SOPHIE.

Qu'avez-vous fait ?

SOPHIE, en rêvant.

Qu'avez-vous fait ?Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah ! sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable ;
Je le disois.

SOPHIE.

Je le disois.En quoi suis-je donc si coupable ?
Oui, ma chere Constance, il est vrai, je n'ai pû
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu ?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse ;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi ! parce qu'un perfide aura le nom d'époux,

Il pourra me porter les plus sensibles coups,
Violer tous les jours le serment qui nous lie,
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux !... mais ils ont fait les loix.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave !

Sa femme est sa compagne, & non pas son esclave.
Je vais dire encor plus : tant de tranquillité
Peut vous faire accuser d'insensibilité.

CONSTANCE, tendrement.

M'en soupçonneriez-vous ?

SOPHIE.

M'en soupçonneriez-vous ?Non, je vous rends justice ;
Je sçais que vous souffrez le plus cruel supplice ;
Mais vous autorisez un injuste soupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon,
Tous vos soins de paroître heureuse en apparence ;
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,
Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à bout.

CONSTANCE.

Ah ! sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

On peut aller plus loin.Non, mon époux m'estime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour ;
L'estime d'un époux doit être de l'amour :

Oui, ce sentiment-là renferme tous les autres.
Quoi ! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres ?
Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés ?
Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je suis née & trop tendre, & trop vive,
Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive :
J'aimerois trop Damon ; j'en ferois un ingrat,
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour & sur sa probité.

SOPHIE, D'UN TON AFFECTUEUX.

Sur les mêmes garans n'aviez-vous pas compté ?
Que sont-ils devenus ? Qu'est-ce qui vous en reste ?
Ce n'étoit qu'une embûche & qu'un piège funeste,
Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.

Madame, je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.

Madame, je vous cherche. On vient…Que me veut-elle ?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Souffrez que je respire.Eh ! bien, quelle nouvelle ?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement !…
Venez, vous trouverez dans votre appartement.

CONSTANCE.

Mon époux ?

FLORINE.

Mon époux ?Votre époux !… Lui !… La demande est bonne !
Est-ce jamais par-là que son chemin s'adonne ?
Il est vrai que ceci seroit assez nouveau,
Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE.

Florine, sçachez mieux respecter votre maître.

FLORINE.

Je me tais… mais…

SOPHIE.

Je me tais… mais…Sçachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas ?… C'est votre habit.

CONSTANCE.

Vous ne devinez pas ?… C'est votre habit.Comment ?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, Madame ; il est charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Cette fille extravague.Écoutez-moi, de grace ;

Ou plutôt, venez voir : c'est un habit de chasse ;
Mais d'un air, mais d'un goût : venez vous habiller.
Sous cet ajustement que vous allez briller !
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête ?
D'où me vient cet habit ?

FLORINE.

D'où me vient cet habit ?Je ne sçais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, APRÈS AVOIR RÊVÉ.

Ah ! ah ! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi ! Madame, seroit-ce une galanterie ?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adresse à moi !

FLORINE.

Àqui voulez-vous donc qu'on ait fait cet envoi ?

CONSTANCE

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse ?
Damon, de qui votre oncle approuve la tendresse...

SOPHIE, AVEC VIVACITÉ.

Oui, j'aimerois assez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en bute à des témérités ?...
Mais voici mon époux : dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange aventure ?

DURVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

DURVAL, À PART.

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présens.
(haut.)

Madame éclate enfin en regrets offensans.

CONSTANCE.

Durval, vous m'étonnez.

DURVAL.

Durval, vous m'étonnez.On vient de me l'apprendre ;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre :
Je ne l'aurois pas cru, malgré tous mes soupçons ;
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,
Qui ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE, À SOPHIE.

Je l'avois bien prévu... Monsieur, pouvez-vous croire...
Hélas ! c'est un excès où je n'ai point de part...
Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr... ah ! cruelle Sophie !

SOPHIE.

J'en suis la cause ; il faut que je la justifie.
(à Durval.)
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

DURVAL, À PART.

Ce tems n'est plus.

SOPHIE.

Ce tems n'est plus.Ingrat.

CONSTANCE.

Ce tems n'est plus.Ingrat.Épargnez…

FLORINE.

Ce tems n'est plus.Ingrat.Épargnez…Point de grace.
Ah ! si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher ?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher ;
Quand vous le remplissez de fiel & d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE, À SOPHIE.

Vous me perdez, Madame.

DURVAL, À PART.

Vous me perdez, Madame.Il faut lui découvrir…

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

DURVAL.

Vous ?

SOPHIE.

Vous ?Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte ;
Je n'ai pû la laisser dans un si triste état,
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat :
J'ai vengé sa vertu.

DURVAL.

J'ai vengé sa vertu.Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grace, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE, AVEC VIVACITÉ.

Quand même vous seriez encor mieux son époux,
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où Madame passe ;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, AVEC FIERTÉ.

Mais vous n'en ferez rien.Florine, je vous chasse ;
Sortez.

FLORINE, À CONSTANCE.

Sortez.Moi ?

DURVAL, EN RAMENANT FLORINE.

Sortez.Moi ?Révoquez un arrêt si cruel ;
Cette fille vous aime, il est bien naturel.
(à Florine.)

Viens, cet avis mérite une autre récompense ;
Tiens, prends…

FLORINE, EN RECEVANT QUELQUES LOUIS.

Tiens, prends…Je n'ai pas cru vous induire en dépense.

DURVAL, À CONSTANCE.

Madame, faites grace à ses vivacités.

FLORINE, À DURVAL.

Ah ! puisque vous payez si bien vos vérités,
Une autre fois j'aurai le reste de la bourse.

(Durval la lui donne.)

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

DURVAL, À CONSTANCE, D'UN AIR PLUS ENJOUÉ.

C'est assez… Savez-vous l'étiquette du jour ?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, À PART.

Oui ! c'est bien là de quoi Madame s'embarrasse !

DURVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,
Grande musique ensuite, & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,

Madame, on partira lorsque vous serez prête…
(en la regardant.)
Vous avez un habit convenable à la fête…

CONSTANCE, AVEC EMBARRAS.

Monsieur…

DURVAL, VIVEMENT.

Monsieur…Le rendez-vous est au milieu du bois ;
De-là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caleche & ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre écuyer laissoit dépérir votre train ;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main…
(Constance se trouble, & paroît interdite.)
Madame, ce discours semble vous interdire !
À ces dépenses-là je ne vois rien à dire :
Dépensez hardiment, & vous aurez raison.

FLORINE, À PART.

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre…
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.
Que je suis malheureuse !

DURVAL.

Que je suis malheureuse !À quelle occasion ?

CONSTANCE.

Ah ! je n'aurois jamais prévu, lorsque j'y pense,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

DURVAL, CONTREFAISANT L'ÉTONNÉ.

Vous parlez de licence ! en quoi donc, s'il vous plaît ?

CONSTANCE.

J'ignore absolument… Je ne sçais ce que c'est…
En un mot…

DURVAL.

En un mot…Achevez… mais qui vous en empêche ?

CONSTANCE.

Cet habit… ces chevaux, avec cette caleche…

DURVAL.

Eh ! bien ?

CONSTANCE.

Eh ! bien ?S'ils sont chez moi…

DURVAL.

Eh ! bien ?S'ils sont chez moi…C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité…
Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

DURVAL.

Oui, Madame, il n'est pas difficile à comprendre

Que ce sont des présens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

DURVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître ?…

FLORINE, À PART.

J'aurois déjà tout fait sauter par la fenêtre.

DURVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter ?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

DURVAL, À PART.

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée ?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

DURVAL, À PART.

N'importe, donnons-lui de violens soupçons.
(Haut.)
Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour oser vous presser, & même avec instance,
D'éclaircir ce mystère… il nous est d'importance,
Plus que je n'ose dire… & que vous ne croyez ;
Je vous en sçaurai gré, si vous me l'octroyez.
Voyez, examinez… découvrez… je vous prie,
Qui peut avoir risqué cette galanterie…
De plus… présens ou non… madame… vous pouvez…
Oui, vous m'obligerez, si vous vous en servez.

(Il sort.)

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, À CONSTANCE.

Eh ! bien, que dites-vous de cette complaisance ?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONSTANCE, APRÈS AVOIR RÊVÉ.

N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présens ?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours aussi plaisans ;
Pour qui les prenez-vous ? Ne croyez point, Madame,
Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme ;

Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre ;
Je crois qu'on en pourroit accuser ces Messieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque soupçon ?

FLORINE.

As-tu quelque soupçon ?J'en ai même plusieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance ?

CONSTANCE.

Eh ! n'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas ! je sens assez le poids de mes malheurs :
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrace.
Je vais me renfermer... (à Sophie.)
Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Je ne vous quitte point.Vous prenez trop de part
À l'état où je suis... Laissez-moi, par égard.

Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

(Elle sort.)

SOPHIE, EN LA REGARDANT ALLER.

Quel état ! Et l'on veut que je prenne un époux ?
Qu'on ne m'en parle plus ; ils se ressemblent tous.

Acte II

DURVAL, DAMON.

DURVAL, PAROÎT RÊVEUR ; IL VA & VIENT.

Notre cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.

Il est vrai : mais entrons un moment chez Constance.

DURVAL, TOUJOURS DISTRAIT.

Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs
Il seroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Constance en devoit être ; elle n'est point venue.

DURVAL.

Je devine à peu près ce qui l'a retenue.

DAMON.

Entrons chez elle… Allons ; c'est une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

DURVAL.

Oui ; mais je ne vais guère en visite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON.

On y peut envoyer.Quelle excuse cruelle !

Du sort de ton épouse adoucis la rigueur ;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur.
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste ;
Souvent les procédés font excuser le reste.

DURVAL, APRÈS AVOIR REGARDÉ PAR-TOUT.

Je crois tous nos chasseurs dans son appartement…
Pour nous entretenir, choisissons ce moment.

(Il soupire.)

Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable !
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable ;
Je t'ai craint ; j'ai prévu tes conseils, des discours,
Que ma foible raison me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire ;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altere.

DAMON.

Durval, j'ai des défauts, & même des plus grands ;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves ;
Leur pénible amitié n'est que fers & qu'entraves ;
Toujours jaloux, & prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser.
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse ;
C'est une liaison libre & délicieuse,
Dont le cœur & l'esprit, la raison & le tems,
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmans ;
Et sa chaîne, au besoin, plus souple & plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

DURVAL, D'UN AIR PÉNÉTRÉ.

Eh ! bien, sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret dont je vais t'avouer le mystere ;
Que du fond de mon cœur, il passe au fond du tien ;
Qu'il y reste caché, comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, ami, sont bien changées ;
Mes infidélités vont être bien vengées…
J'aime… Hélas ! que ce terme exprime foiblement
Un feu… qui n'est pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendresse imprévue, inouie,
Mais qui va décider du reste de ma vie !

DAMON, AVEC ÉTONNEMENT.

Quoi ! ton volage cœur se livrera toujours
À des feux étrangers, à de folles amours !

Ces ardeurs autrefois si pures & si tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres ?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs ;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

DURVAL.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non ; je suis ton ami, mais non pas ton complice.

DURVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins ;
Permets-moi d'achever : je compte sur tes soins.

DAMON, EN S'ÉLOIGNANT.

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

DURVAL, EN LE RAMENANT.

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.

Cet objet si charmant dont je reprends les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois ;
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes…
C'est la mienne.

DAMON.

C'est la mienne.Constance !

DURVAL.

C’est la mienne.Constance !Elle-même.

DAMON.

C’est la mienne.Constance !Elle-même.Ah ! Durval,
À mon ravissement rien ne peut être égal…
N’est-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de passage ?

DURVAL.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre autant.
Qu’il est triste d’avoir été trop inconstant !…
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déjà, pour l’assurer de ma tendresse extrême,
J’ai, par mille moyens qu’invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet amant qu’on ignore,
Qui procure sans cesse à l’objet que j’adore
Tous ces amusemens imprévus & nouveaux,
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux,
Assez vains pour nourrir une erreur si grossiere.
Je lui fais des présens de la même maniere…
On s’attache encor plus par ses propres bienfaits ;
Je le sens, je l’en veux accabler désormais.

On s’enrichit du bien qu’on fait à ce qu’on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
Que peut-elle penser ?… Durval, y songes-tu ?

DURVAL.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.
J'ai vû le trouble affreux dont son ame est atteinte ;
Cependant je feignois, en écoutant sa plainte ;
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai pensé
Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé.
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte.
Un préjugé fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment ! du ridicule !... Et quelle en est la cause ?
Quoi ! d'aimer sa femme ?

DURVAL.

Quoi ! d'aimer sa femme ?Oui, le point est délicat :
Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat ;
Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise...
Ce raccommodement devient une entreprise...
J'avois imaginé d'obtenir de la Cour
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage.
Damon, voilà pourquoi Constance est du voyage :
J'y croyois être libre & seul avec les miens,
Je comptois y trouver en secret des moyens

Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne ;
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.

Ma maison est ouverte à tous les survenans,
Mon rang m'attire ici mille respects gênans…
Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie ?
Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs ;
Alors contre moi seuls ils deviendront meilleurs.
Ainsi des autres ; c'est à quoi je dois m'attendre…
Je ne pourrai jamais soutenir cette esclandre ;
Il faudra tout quitter : j'irai me séquestrer,
Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'espèce,
Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.
Et véritablement, quelle société
Que celle d'un mari de sa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle ?

DAMON, FROIDEMENT.

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme ?

DAMON IRONIQUEMENT.

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme ?
L'intérêt le fait taire ; il ne tient qu'un moment…
(Vivement.)
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement ?
Oserois-tu produire une excuse aussi folle ?

Au dernier des humains tu tiendrois ta parole ;
Il sçauroit t'y forcer, aussi-bien que les loix.
(Tendrement.)
Mais une femme n'a pour soutenir ses droits,
Que sa fidélité, sa foiblesse & ses larmes ;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah ! peut-on faire ainsi, sans le moindre remord,
Un abus si cruel de la loi du plus fort ?

DURVAL.

Je suis désespéré ; mais je céde à l'usage.
Suis-je le seul ?... Tu sçais que l'homme le plus sage
Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON, VIVEMENT.

Doit s'en rendre l'esclave.Oui, lorsqu'il ne s'agit
Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un habit :
Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices ;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime ;
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on fait.

DURVAL.

Mais enfin je me sens assez fort en effet,
Pour sacrifier tout, sans que je le regrette,
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré.

DURVAL.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré.

Un inconvénient, sans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprends à Constance un triomphe si doux,
Si ma femme me voit tomber à ses genoux,
Comment daignera-t-elle user de sa victoire ?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire ;
Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers.
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les especes,
Surtout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses.
Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connois pas, ce sexe impérieux :
Dans notre abbaissement il met son bien suprême ;
Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé,
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh ! pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre ?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons séduit ?
Notre empire commence où le sien est détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injustes que nous sommes,
De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes ?
Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

DURVAL.

Constance aura de plus à punir mes parjures,
À redouter encor de nouvelles injures,
À craindre une rechûte, un nouvel abandon ;
Constance doit me faire acheter mon pardon.
Que de soins, de soupirs, de regrets & de larmes,
Faudra-t-il que j'oppose à ses justes allarmes !
Plus je vais employer de foiblesse & d'amour,
Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.
(Il rêve.)
Ah ! c'en est trop, il faut suivre ma destinée,
La résolution en est déterminée...

DAMON, EN L'EMBRASSANT.

Ah ! cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va causer !...

DURVAL.

Que ce retour heureux va causer !...Que dis-tu ?
Quelle méprise !

DAMON.

Quelle méprise !Aux pieds d'une épouse adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ?

DURVAL.

Au contraire.

DAMON.

Au contraire.Quoi donc ?

DURVAL.

Au contraire.Quoi donc ?Je vais me dérober
Au danger évident où j'allais succomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire.
Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer ?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes,
Lorsqu'elle eût pû te faire un sort si plein de charmes ?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus !
Si tu la haïssois, que ferois-tu de plus ?

DURVAL, D'UN TON PÉNÉTRÉ.

Hélas ! il faut se rendre, & lui sauver la vie.
C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie…
Sois content, mon cœur céde, & se rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.

(Il fait quelques pas pour sortir, Constance arrive, il se trouble.)
Quelle rencontre, ô ciel ! C'est elle qui s'avance…
Ne ferai-je pas mieux d'éviter sa présence ?

(Il veut s'en aller, Damon le retient.)

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, APRÈS QUELQUE RÉSISTANCE, SE RAPPROCHE AVEC DAMON.

À Constance.)
Je retenois Damon qui vouloit s'en aller :
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler ?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

DURVAL.

Il n'est jamais de trop.On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE, À DURVAL.

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raison.

DURVAL, AVEC DOUCEUR.

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas ! j'avois besoin d'un peu de solitude.
Vous sçavez le sujet de mon inquiétude ;
Elle augmente sans cesse, & je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis sans douleur envisager la suite ;
Je crains d'autoriser une indigne poursuite…

DURVAL.

Est-ce pour ces présens ? On sçaura vos refus.

CONSTANCE.

Ah ! j'étais respectée, & je ne le suis plus.

DURVAL, L'EMBRASSE, & TENDREMENT.

Rassurez-vous, c'est moi… qui… me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

DURVAL, AVEC TROUBLE.

J'en mourrai de douleur.Cela suffit, Madame…
(à Damon.)
Je ne sçais où j'en suis.

DAMON, BAS, À DURVAL.

Je ne sçais où j'en suis.Il faut t'aider un peu.

DURVAL, BAS, & VIVEMENT, À DAMON.

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon désaveu.

CONSTANCE, ETONNÉE, S'APPROCHANT D'EUX.

Qu'avez-vous ?

DURVAL, UN PEU REMIS.

Qu'avez-vous ?Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire…
C'est à votre sujet… il faut vous en instruire…
Sachez donc un secret… vous ne le croirez pas…
Vous voyez devant vous…

CONSTANCE.

Vous voyez devant vous…Eh ! bien ?

DURVAL.

Vous voyez devant vous…Eh ! bien ?Notre embarras…
Oui, vous voyez… quelqu'un qui n'ose plus attendre…
Qui craint de compromettre un amour aussi tendre…
Mais… que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur…

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon ?

DURVAL, VIVEMENT.

Vous parlez de Damon ?Justement.

DAMON.

Vous parlez de Damon ?Justement.Quelle erreur !
En vérité, Madame, il parle de lui-même.

DURVAL.

Non, il me fait parler… voyez son trouble extrême…
Il est timide, il craint de vous trop rabbaisser…
Il n'ose vous prier de vous intéresser
À son bonheur.

DAMON.

Àson bonheur.Bourreau !

CONSTANCE.

Àson bonheur.Bourreau !Sa crainte est indiscrette.

DURVAL.

Je le disois.

CONSTANCE.

Je le disois.Il sçait combien je le souhaite.

DURVAL.

Ah ! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

DURVAL.

Damon y peut compter.Moi, je réponds pour lui ;
Je me rends le garant d'une flamme si belle.

DAMON, BAS, À DURVAL.

Morbleu, parlez pour vous.

CONSTANCE, BAS.

Morbleu, parlez pour vous.Quel garant infidele !

DURVAL.

Ôtez donc à Sophie un préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah ! qu'elle en juge mal !
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie !
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison & l'amour ont unis.
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis ;
On en jouit sans peine & sans inquiétude :
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, & de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante.

Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs !
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, TENDREMENT.

Je sens que ce portrait devroit être fidele.

DURVAL, EN LA REGARDANT DE MÊME.

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modele.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

CLITANDRE, AUX AUTRES, EN ENTRANT.

Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.

DURVAL, troublé, à DAMON.

C'est Clitandre & Damis ; m'auroient-ils entendu ?

CLITANDRE, en riant.

Venez, rassemblons-nous, la scène est impayable…
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
(Il rit.)
Laisse-m'en rire encore.

ARGANT.

Laisse-m'en rire encore.Allons, rions. De quoi ?

CLITANDRE, à DURVAL.

On m'écrit… tu riras.

DURVAL, froidement.

On m'écrit… tu riras.Peut-être.

CLITANDRE.

On m'écrit… tu riras.Peut-être.Oh ! par ma foi,

Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage,
Ce célebre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans ;
Nous le connoissons tous, & même à nos dépens :
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois : son pere fut de même ;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez ;
Voyons quels contre tems lui sont donc arrivés.

DAMON.

Peut-être quelque époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique ?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens ?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune ?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

DURVAL.

Se seroit-il battu ?

DAMIS.

Se seroit-il battu ?Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié ?

CLITANDRE.

Est-il disgracié ?Bien pis.

ARGANT.

Est-il disgracié ?Bien pis.Mort ?

CLITANDRE.

Est-il disgracié ?Bien pis.Mort ?Autant vaut ;
Il est amoureux fou.

TOUS, c'est-à-dire, DURVAL, ARGANT, DAMON.

Il est amoureux fou.De qui ?

CLITANDRE.

Il est amoureux fou.De qui ?C'est lettres closes.
Devine si tu peux, & choisis si tu l'oses :
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru ?

DURVAL.

Il est audacieux.

CLITANDRE.

Il est audacieux.Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle sçu lui plaire ?

CLITANDRE.

Eh ! mais, une coquette est un choix ordinaire.

ARGANT.

Est-ce cette Marquise assez bien en appas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas ?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

Non.A-t-il entrepris le cœur de quelque prude ?
En tout cas, je le plains ; l'esclavage en est rude ;
Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

Non.C'est donc cette actrice ?

CLITANDRE.

Non.C'est donc cette actrice ?Eh ! non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime ?

ARGANT.

Sa femme !

CLITANDRE.

Sa femme !Et vraiment oui, c'est sa femme, elle-même…

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

DURVAL, à DAMON.

Pardonnez-moi.Sainfar aime sa femme aussi.

DAMIS, à CONSTANCE.

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille ;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, avec un peu de fierté.

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien…
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien :
C'est un cœur égaré que le devoir ramene,
Que l'amour fait rentrer dans sa première chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma présence ici ne vous déplaise,
Je vous laisse railler & médire à votre aise.

ARGANT, DURVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

Constance prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon ! bon ! c'est pour la forme.

DAMON.

Bon ! bon ! c'est pour la forme.Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame…
Eh ! bien, notre galant aime jusqu'à sa femme ?
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

DURVAL, À CLITANDRE.

Et que dit-on par-tout d'un retour si touchant ?

DAMIS.

Àton avis, Durval ? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire.
À la Cour, à la Ville, on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage :
En fin fond de province, il l'a contrainte à fuir ;
Ils sont allés s'aimer, & bientôt se haïr.

ARGANT.

C’est un enlevement.

DAMIS.

C’est un enlevement.Qui n’est pas fort d’usage.

ARGANT.

Ce n’est point là le but que le sexe envisage ;
Lorsqu’au nôtre il veut bien se laisser assortir,
C’est d’entrer dans le monde, & non pas d’en sortir.

DURVAL.

Ils jouissent, sans doute, au fond de leur retraite,
D’une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n’a de ses jours été si malheureux ;
Il adore en esclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il est le premier domestique,
Qui trop sûr à présent d’un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l’ennui
De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l’a remis à son apprentissage.

CLITANDRE.

C’est à recommencer.

ARGANT.

C’est à recommencer.Sans doute, c’est l’usage…
Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme… Eh ! ris-en donc, Durval.

DURVAL, À DAMON.

Oui… rien n’est plus plaisant… Quelle épreuve !… J’enrage.

CLITANDRE.

C’est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Abîmé.Confisqué.

DAMIS.

Abîmé.Confisqué.Nul.

DURVAL, À DAMON.

Abîmé.Confisqué.Nul.Ami, quels propos !

DAMIS, À DURVAL.

Depuis quand n’oses-tu rire aux dépens des sots ?

DURVAL, AVEC EMBARRAS.

Moi ? point du tout ; j'en ris autant qu'il m'est possible.

DAMON, AVEC INDIGNATION.

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient composer tout le public entre eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.
Mais je vous crois, Messieurs, un peu plus de morale :
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez.
À tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer, sans y prendre intérêt ;
Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

DAMIS, À DAMON.

Je n'ai jamais douté de ta philosophie ;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit ;
Du reste, je vous suis obligé.

DAMIS.

Du reste, je vous suis obligé.C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, & même sans scrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas : on en est convenu.
Il a pris un travers assez bien reconnu,
Puisque son aventure est mise en comedie.

ARGANT.

Tout de bon ?

DAMIS.

Tout de bon ?J'ai la pièce ; on l'a fort applaudie :
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous ;
Nous jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en dites-vous ?

ARGANT.

Volontiers.

DURVAL, FROIDEMENT.

Volontiers.Si l'on veut.

DAMON, AVEC COLÈRE.

Volontiers.Si l'on veut.C'est une farce infâme.

DAMIS.

On la nomme l'Époux amoureux de sa femme.

ARGANT.

Bon ! c'est un des travers qu'on doit moins épargner :
Il n'est pas fort commun : mais il pourroit gagner ;
Et la société n'y feroit pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte !

Tant mieux... aurai-je un rôle ?

DAMIS.

Tant mieux… aurai-je un rôle ?Oui, sans doute.

ARGANT.

Tant mieux… aurai-je un rôle ?Oui, sans doute.Fort bien.

DAMIS.

Les Dames y joueront : Constance aura le sien,
Elle sera l'épouse aimée à toute outrance :
Durval contrefera l'amoureux de Constance :
Damon aura tout juste un rôle de Caton ;
(à Clitandre.)
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

Toi, celui d'étourdi.L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un valet : qui pourroit bien le faire ?…
(à Durval.)
Ah ! ton valet-de-chambre, Henri ; c'est notre affaire.
Ainsi du reste.

DAMON.

Ainsi du reste.Oui ; mais ne comptez pas sur moi.
Durval, tu te fais fort apparemment ?

DURVAL, FROIDEMENT.

Durval, tu te fais fort apparemment ?De quoi ?

DAMIS.

C'est d'engager Constance à jouer dans la Piéce.

ARGANT.

Je vais la prévenir, aussi-bien que ma niéce.

(Il sort.)

DAMIS, À DURVAL.

Détermine Damon : quant à toi, tu sçais bien
Que l'on doit se prêter ; tu ne risqueras rien.

(Ils sortent.)

DURVAL, DAMON.

DURVAL, D'UN AIR IRONIQUE.

En est-ce assez ? Dis-moi, que pourras-tu répondre ?
Il falloit cet exemple, afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer ?... Ne me presse donc plus ;
Tes conseils désormais deviendroient superflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrette,
Et vous y prenez même un rôle.

DURVAL.

Et vous y prenez même un rôle.Oui, je m'y prête.
À ma femme du moins je parlerai d'amour ;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour ;

J'en jouirai sans risque, & sans me compromettre.
Hélas ! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre…
J'aurois dû refuser… Oui, je me trahirai :
On verra que je sens tout ce que je dirai.
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle ;
Je me perdrois : je vais retirer ma parole.

DAMON.

Est-il tems ? Il falloit ne pas tant s'avancer.

Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.
(à part.)
Il le faut embarquer.

DURVAL, APRÈS AVOIR RÊVÉ.

Il le faut embarquer.Ta remarque est cruelle…
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner ;
De prétexter un ordre, & de m'en retourner ;
Je le vais annoncer, & partir tout de suite.

(Il va pour sortir, & revient.)

DAMON.

Quelle foiblesse !

DURVAL.

Quelle foiblesse !Écoute : avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Constance en secret, & je crois
Que son portrait est fait ; car c'est depuis un mois
Qu'on est après. Le Peintre est dans le voisinage,

Vois si par aventure il a fini l'ouvrage :
C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin,
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Je voudrois l'emporter.Va, je prendrai ce soin.
Mais tu ne partiras peut-être pas si vîte ?

DURVAL.

Dès ce soir même.

(Il sort.)

DAMON.

Dès ce soir même.Il faut que j'empêche sa fuite.
Si la mode empoisonne un naturel heureux,
À quoi sert le bonheur d'être né vertueux ?

Acte III

DAMON, SEUL.

Enfin Durval nous reste, & j'en ai sa parole ;
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins ;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins.
Sçachons s'il est le seul qui me reste à détruire…
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire ?…

SOPHIE, DAMON.

Sophie, en traversant le Théâtre.

Ah ! vous voici, Monsieur ! Entrez-vous au concert ?

Damon.

Je vous suis.

Sophie.

Je vous suis.À propos, est-il vrai qu'on vous perd ?

Damon.

Ce terme est trop flatteur ; mais je sçais le réduire
À sa juste valeur.

Sophie.

Àsa juste valeur.Eh ! tâchez de m'instruire.

Damon.

Durval devoit partir, un contre-ordre est venu ;
C'est par ce contre-tems que je suis retenu.

Sophie.

Un contre-tems, Monsieur !

Damon.

Un contre-tems, Monsieur !Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt ;

Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est…
Pardonnez ce murmure, il est bien légitime
Au malheureux à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui :
On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidele ;
On pouvoit l'adoucir.

DAMON.

On pouvoit l'adoucir.Il est donc vrai, cruelle ?
Un autre plus heureux, plus digne apparemment…

SOPHIE, VIVEMENT.

Me feroit encor moins changer de sentiment.

DAMON.

Ai-je pû m'attirer un refus légitime ?
J'aurois eu votre cœur, si j'avois votre estime.

SOPHIE.

Puisque vous en tirez cette conclusion,
Je n'ai rien à répondre en cette occasion.
Quoi ! faut-il vous aimer pour vous rendre justice ?

DAMON.

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice.
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Vous aimez votre erreur.Non… j'en voudrois guérir.

DAMON.

Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir,
Si Durval…

SOPHIE.

Si Durval…Je connois jusqu'où va votre zele ;
Que vous justifiez cet époux infidele.

DAMON.

Madame, supposons qu'il soit…

SOPHIE.

Madame, supposons qu'il soit…Oui, tel qu'il est.

DAMON.

Eh ! bien, en convenant de tout ce qui vous plaît…

SOPHIE.

Vous aurez tort ; & moi, j'ai de justes allarmes…
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours.
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle !
Vous la voyez : elle est étrangere chez elle ;

Une personne à charge, & sans autorité ;
Exposée au mépris, à la témérité ;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidele : inutile avantage !
Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat :
Son cœur fait notre titre, & nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est-il donc incapable ?

SOPHIE.

Il est accoutumé ; cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée :
Son humeur inconstante est trop bien avérée :
Son exemple, en un mot... Eh ! croyez-vous ?... Mais non.

DAMON.

Quoi !...

SOPHIE.

Quoi !...Ce que je voulais dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grace.

SOPHIE.

Parlez, de grace.Il est inutile de feindre.
Écoutez : je suis franche, & vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir ;

Je crois connoître à fond votre heureux caractere ;
Autant que votre amour, votre vertu m'est chere :
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux :
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne…
Durval vous ressembloit.

DAMON.

Durval vous ressembloit.Mais s'il reprend sa chaîne…

SOPHIE.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui.
Damon, vous me perdrez, si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance :
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si Durval…

SOPHIE.

Si Durval…En ce cas…

DAMON.

Si Durval…En ce cas…Achevez, prononcez…
Eh ! quoi, vous hésitez ?

SOPHIE.

Eh ! quoi, vous hésitez ?Mais vous m'embarrassez.

DAMON.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre
Que Durval, dites-vous, sera toujours parjure ?

SOPHIE.

Àquoi servira-t-il de nourrir votre amour ?…
(tendrement.)
Le croyez-vous bien sûr, ce prétendu retour ?

DAMON.

On pourroit l'espérer.

SOPHIE.

On pourroit l'espérer.Eh ! bien, il faut l'attendre.

DAMON.

Comment ?

SOPHIE.

Comment ?Jusqu'à ce tems je ne veux rien entendre
Qui puisse m'exposer en aucune façon.

DAMON.

Vous exposer !

SOPHIE.

Vous exposer !Suffit.

DAMON.

Vous exposer !Suffit.En quoi ?

SOPHIE.

Vous exposer !Suffit.En quoi ?J'ai mes raisons.
En un mot, je prétends…

DAMON.

En un mot, je prétends…Imposez sans réserve,
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Je ne m'engage à rienMoi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

Peut-être.En doutez-vous ?

SOPHIE.

Peut-être.En doutez-vous ?Écoutez jusqu'au bout.
J'exige… Vous m'aimez ?

DAMON.

J'exige… Vous m'aimez ?Ah ! si je vous adore ?

SOPHIE.

Eh ! bien, je vous défends de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards, & ces soins enchanteurs,
Dont toute autre que moi se laisseroit surprendre.
Enfin, je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel soulagement voulez-vous me priver ?

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire !

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier ; dois-je vous obéir ?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir ?
(Elle veut sortir.)

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence ;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE.

De plus, je vous défends jusques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse,
Comptez sur un respect égal à ma tendresse…

Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.
(Il lui prend la main.)
Oui, ma bouche & mes yeux sçauront se contenir.
(Il se jette à ses genoux.) (Il lui baise la main.)
J'en jure à vos genoux : si jamais je m'oublie…

(Il continue à lui baiser la main.)

SOPHIE, INTERDITE.

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie ?

DAMON, ÉTONNÉ.

Me serois-je échappé ?(Il recommence.)

SOPHIE, EN VOULANT SE DÉBARRASSER.

Me serois-je échappé ?Je le crois… au surplus…
Encore… une autre fois ne nous oublions plus.

(Elle sort.)

DAMON, SEUL.

Je serai donc heureux, & je le suis d'avance :
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.
Durval m'a tout promis, allons le retrouver ;
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

DAMIS, DAMON RENCONTRÉ PAR DAMIS.

DAMIS.

Damon, voilà ton rôle.

DAMON.

Damon, voilà ton rôle.Oh ! faites-moi la grace
De ne pas m'en charger ; que quelqu'autre le fasse.

(Il sort.)

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS, À CLITANDRE.

On le lui fera prendre… ah ! je te cherche aussi.
C'étoit pour te donner ton rôle ; le voici.
Tu sors de chez Constance ?

CLITANDRE.

Tu sors de chez Constance ?Oui, j'étais chez les Dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on sçavoir comment ?

CLITANDRE.

Peut-on savoir comment ?J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'est bien faire ta cour.

CLITANDRE.

C'est bien faire ta cour.N'est-ce pas ? Qu'en dis-tu ?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas, comme toi, ce secret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah ! merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ah ! merveilleux toi-même.Ami, j'ai de bons yeux :
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t-elle bientôt au rang de tes conquêtes ?

DAMIS.

C’est de toi qu’il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi ! tu voudrois sur moi détourner les soupçons !

DAMIS.

Tant de discrétion m’allarme & m’épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Jamais je ne me vante.Eh ! qui diable se vante ?
Des sots.

CLITANDRE.

Des sots.Sans contredit.

DAMIS.

Des sots.Sans contredit.Des têtes à l’évent.
Quand j’en trouve, (cela m’arrive assez souvent)
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visiere.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même maniere…
À propos, sçais-tu bien ?…

DAMIS.

Àpropos, sçais-tu bien ?...Non.

CLITANDRE.

Àpropos, sçais-tu bien ?...Non.Que sans y songer...

DAMIS.

Quoi ?

CLITANDRE.

Quoi ?Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

Je t'entends. (à part.) C'est un fat que je veux dérouter.
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot. Ainsi, dans nos galanteries,
Entendons-nous ; sur-tout point de supercheries :
Entre nous seulement soyons honnêtes gens :
Nous sommes en amour assez intelligens ;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Il est vrai.Partageons entre nous la fortune :
Établis ton quartier.

DAMIS.

Établis ton quartier.Le mien sera partout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout :
Il faut rouler, il faut avancer : le tems passe ;
Nous en perdrions trop devant la même place…
D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux.
Si la même Maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire & ses plaisirs ;
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

C'est pourquoi convenons.Je cède à tes désirs.

CLITANDRE.

Eh ! bien, quel est le cœur où tu veux t'introduire ?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire ?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé ?

CLITANDRE, MYSTÉRIEUSEMENT.

Es-tu bien avancé ?J'espère.

DAMIS, LE CONTREFAISANT.

Es-tu bien avancé ?J'espère.Et moi, de même…

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême ;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Nous ne nous croisons pas.Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pû te nuire également.
Je vais pousser ma chance, & toi songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

(Il sort.)

DAMIS, (SEUL, SE MET À RIRE EN LE VOYANT ALLER.).

Va, c'est où je t'attends. Je rabbattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh ! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire :
Je ne puis être aimé ; mais j'en aurai la gloire.

Il en veut à Constance indubitablement ;
C'est, aussi bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués, il trouvera son maître :
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.
(Il tire un portrait.)
Je sçais me fabriquer des preuves de bonheur :
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur...

DAMIS, DURVAL, DAMON.

DAMIS.

Durval, voilà ton rôle & celui de Constance.
Pour Damon, je n'ai pû vaincre sa résistance :
Je te laisse ce soin.

DURVAL.

Je te laisse ce soin.Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, & lui donner le sien.

(Il sort.)

DURVAL, DAMON.

(DURVAL A LES YEUX FIXÉS SUR LES RÔLES QU'IL TIENT À LA MAIN.)

DAMON.

Àquoi t'amuses-tu ? Vas-tu lire ces rôles ?
Eh ! morbleu ! Laisse-là des choses aussi folles.

DURVAL.

Je regardais sans voir : mon esprit occupé
Du pas que je vais faire, est encore frappé.

De toutes mes terreurs, il m'en reste encore une,
Qui malheureusement est la plus importune.
Me garantiras-tu ?... Mais tu ne le peux pas...
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,
Retrouverai-je encor sa première tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame ?
J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flamme.
Eh ! de quoi son amour se seroit-il nourri ?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances.
Vois comme elle a souffert toutes mes instances.
Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets ;
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes ?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes ?

DAMON.

Ah ! ne t'y trompe pas ; c'est un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable,
Ne sçait pas à quel point ses malheurs ont été :
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.

Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas, sa vertu te répond…

DURVAL.

En tout cas, sa vertu te répond…Quel espoir !
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir !
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie ;
Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie ;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien…
Mais non ; attends encore, ami ; ne lui dis rien.
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise…
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter ?

DURVAL.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

(Damon sort.)

DURVAL, HENRI.

DURVAL.

Ai-je là quelqu'un ?… Hé !… Va-t-en & reviens vîte.

HENRI.

Lequel des deux ? De quoi faut-il que je m'acquitte ?

DURVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement :
Va, cours, vole, & reviens le dire promptement.
(Henri reste.)
Que fais-tu là, planté contre cette muraille ?

HENRI.

Àquel appartement, monsieur, faut-il que j'aille ?

DURVAL.

Plaît-il ? Une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRI.

Ce que l'on n'a point dit, peut bien se répéter.

DURVAL.

Qu'on sçache si Madame a du monde chez elle.

HENRI.

Chez Madame ! Ma foi, l'ambassade est nouvelle.

DURVAL, SEUL.

Pourvû qu'elle soit seule... Aurai-je ce bonheur ?
Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur
D'un secret, dont le poids sans cesse se redouble ?...
Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer ?

DURVAL, HENRI.

HENRI.

Que va-t-il m'annoncer ?Monsieur, présentement
Clitandre & Damis.

DURVAL.

Clitandre & Damis.Sont chez elle apparemment.
Que je suis malheureux ! Remettons la partie.

HENRI.

Oui ; mais la compagnie à l'instant est sortie ;
En sorte que Madame est seule en ce moment.

DURVAL.

Comment ! Madame est seule ?

HENRI.

Comment ! Madame est seule ?Oui, seule, absolument.

DURVAL.

Est-il sûr ? L'as-tu vû ?

HENRI.

Est-il sûr ? L'as-tu vû ?Le rapport est fidele.
Oui, Monsieur, elle n'a que Florine avec elle.

(Il s'éloigne.)

DURVAL.

Florine, me dis-tu ? Mais… c'est toujours quelqu'un…
Je pourrai renvoyer ce témoin importun…

Allons… il faut aller… puisque tout me seconde.
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
Je suis trop obsédé… ne pourrai-je jamais
Disposer d'un moment au gré de mes souhaits ?…
Quel contretems s'oppose à ce que je desire !…
Oui ; car pour expliquer ce qui me reste à dire,
Il me faut… Je n'aurai qu'un entretien en l'air…
Irai-je commencer, & fuir comme un éclair ?
Je ne puis m'enfermer sans que l'on en raisonne…
Que faire… Aussi, d'où vient que Damon m'abandonne ?…
Je ne puis le risquer… Il faut y renoncer…
Il me vient dans l'esprit… Oui, c'est bien mieux penser.
Assurément… sans doute… Aussi-bien sa présence…
Ses charmes… ses regards, dont je sçais la puissance…
Mes remords… mon amour, dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah ! qu'il est malaisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi-bien qu'on pense à ce qu'on aime !…
(à Henri.)
Approche cette table… Un fauteuil… Est-ce fait ?…
Ai-je là ce qu'il faut ?… Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiere visite.
Le plus fort sera fait ; le reste ira de suite.

(Il se met à écrire.)

HENRI.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-tems,
Le patron reprenoit haleine à mes dépens…

Tant mieux : plus un Maître aime, & plus un Valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne.
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

DURVAL.

J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.Sûrement,
Je n'aurai de ma vie écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.

(Il continue d'écrire.)

HENRI, TIRANT SON RÔLE.

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise.
Voyons, tandis qu'il fait éclore son poulet,
Quel est mon rôle. À moi, le rôle de Valet !
Mais cela ne va point avec mon ministere :
Je suis Homme de chambre, & presque Secrétaire :
À quelqu'un de nos gens il pourroit convenir…
Sçachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir…
(Il feuillette & retourne son rôle de tous côtés.)
Je veux être pendu, si j'entends cette gamme…
Ah ! je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné !
Oui-dà, le personnage est bien imaginé.

DURVAL.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

HENRI.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage…
Peste ! En voici bien long tout d'un article écrit !
Voyons : c'est moi qui parle ; aurai-je de l'esprit ?

(Il lit.)
Oui, Nérine, je suis à l'imbécile Maître,
Qui s'est acoquiné, dans ce taudis champêtre,
À la triste moitié, dont il s'est empêtré ;
Son ridicule amour ici l'a séquestré :
C'est un oison bridé, tapi dans sa retraite,
Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête.
Le bel équivalent, au lieu du sens commun !

DURVAL, IMPATIENT.

Faquin… Contenons-nous… Chassons cet importun.
(à Henri.)
Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre ?
Aurois-je dû le dire ? Ayez soin de m'entendre,
Lorsque j'appellerai ; que l'on se tienne prêt.

HENRI.

Allons ; hé ! qu'on me selle un coureur vif & frais.

(Il sort.)

DURVAL, SEUL.

(Il se leve.)
Le parti que je prends est donc bien ridicule,
Si jusqu'à des Valets… Étouffons ce scrupule…
(Il se remet.)
Ce coquin sortira… Je ne sçais où j'en suis…

Continuons pourtant… Achevons, si je puis.
(Il écrit.)

Puissé-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre !
Hola… Henri… Voyons, relisons cette lettre.
(Il lit.)
C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs…
(Il lit bas.)
Je la puis envoyer… Mettons ma signature…
(en signant.)
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah ! j'oubliois d'y joindre aussi ces diamans.
(Il tire un écrin.)
Constance est peu sensible à ces vains ornemens ;
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henri !… Les Valets sont d'une lenteur extrême.

DURVAL, HENRI, EN ÉQUIPAGE DE POSTILLON.

HENRI.

Monsieur, me voilà prêt ; vous n'avez qu'à parler.

DURVAL.

Quel est cet équipage ? Où crois-tu donc aller ?

HENRI.

À Paris… C'est, je crois, vers certaine Duchesse…
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse ?

DURVAL, EN CACHETANT LA LETTRE

Tu n'iras pas si loin.

HENRI.

Tu n'iras pas si loin.Ma foi, Monsieur, tant pis.
Elle se vengera, je vous en avertis.
La Duchesse se plaint que, pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec Madame vous… feignez de renouer.
Je ne sçais pas quel tour elle veut vous jouer ;
Mais… tout franc, convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une simple soubrette.

DURVAL, EN DONNANT LA LETTRE & L'ÉCRIN.

Va chercher la réponse, & donne cet écrin.

HENRI.

Et des bijoux aussi ! L'affaire ira grand train.

DURVAL.

Finissons ces discours ; va-t-en où je t'envoie :
Je t'attends ; que sur-tout personne ne te voie.

(Henri sort.)

DURVAL, SEUL, RÊVANT.

D'un terrible fardeau me voilà soulagé…
ne me serai-je pas un peu trop engagé ?

Je le crains : cependant l'affaire est embarquée.
Oui, mon impatience est un peu trop marquée…

Il est bien dangereux de montrer tant d'amour.
Mais qu'y faire à présent… Te voilà de retour ?

HENRI, DURVAL.

DURVAL.

Eh ! bien, quelle réponse ?

HENRI.

Eh ! bien, quelle réponse ?Elle est encore à faire.
Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

DURVAL, REPRENANT LA LETTRE.

Étourdi.

HENRI.

Étourdi.Regardez… parmi tant de Beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pû démêler quelle est la favorite.

DURVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse ?

HENRI.

N'ai-je pas dit l'adresse ?Ah ! si vous l'aviez dite.

DURVAL, À PART.

Non ? Tant mieux ; ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop ; j'en avois du regret.

Cet écrin peut suffire ; il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance, avec raison, viendra me confier
Cette insulte nouvelle, & s'en justifier :
Notre explication sera plus naturelle,
Et je serai bien moins compromis avec elle.
(Il reprend l'écrin, & met la lettre dans sa poche.)
C'est bien dit ; je m'en tiens à ce dernier moyen :
Damon l'approuveroit. (à Henri.)
Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.

(Il sort.)

HENRI, SEUL, EN LE VOYANT ALLER.

Je suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires.
Diable ! ceci m'auroit donné des honoraires…
Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en espèce courante,
Combien ? Dix, vingt louis ; ma foi, mettons-en trente.

Acte IV

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, AVEC UN PAQUET DE LETTRES & L'ÉCRIN À LA MAIN.

Durval n'est point ici : va, ne perds point de tems ;
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends ;
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite ;

Il ne daigneroit pas me rendre une visite.
Fais en sorte, en un mot, que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours ; mais je ne sçais si j'aurai ce pouvoir.

CONSTANCE, SEULE.

Eh ! quoi ! de tous côtés la fortune ennemie
S'obstine à traverser ma déplorable vie !
Au moment que je prends un trop crédule espoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.

(En montrant un paquet de lettres.)
Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure.
Une rivale indigne, & barbare à la fois,
M'avertit que Durval, qui vivoit sous ses lois,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes…
Est-ce elle qu'il trahit ? Et pour surcroît de peines,
Il semble qu'on se plaise encore à redoubler
(En montrant l'écrin.)
Ces indignes présens, dont on veut m'accabler.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE.

As-tu trouvé Durval ?

FLORINE.

As-tu trouvé Durval ?Non, ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-tems !

FLORINE.

Quel fâcheux contre-tems !On dit qu'il se promene.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui :
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, Madame, éclatez, cessez de vous contraindre :
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE, TENDREMENT.

Quand on n'est plus aimée !

FLORINE.

Quand on n'est plus aimée !On peut le mener loin.
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh ! qui sont-elles donc ?

CONSTANCE.

Eh ! qui sont-elles donc ?Les soupirs & les larmes.

FLORINE.

Bon ! il vous laissera gémir & soupirer.
On croit nous faire grace, en nous faisant pleurer :
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne :
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne ;
Que le sexe se fait lui-même son tourment,
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales,
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat !

CONSTANCE, REMETTANT LES LETTRES DANS SA POCHE.

Je me garderai bien de faire cet éclat.
Il ne saura jamais, si j'en suis la maîtresse,
Que je sçais à quel point il trahit ma tendresse.
Je ne veux point aigrir son cœur & son esprit,
Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer, & de vivre tranquille,
J'assure à mon volage un retour plus facile :

Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et, quand il le voudra, de se mieux excuser.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présens qu'on m'a faits, & qu'il m'en débarrasse :
Je veux entre ses mains remettre cet écrin.

FLORINE.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin ;
Ce ne sera, pour lui, que des galanteries :
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déjà fait : vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois ?... Il est vrai... j'y serois trop sensible ;
Mon cœur, que je contiens dans un calme pénible,
Pour la première fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets superflus.
Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prends cet écrin ; tu connois l'indiscret...
Que je le hais !

FLORINE.

Que je le hais !Lequel ?

CONSTANCE.

Que je le hais !Lequel ?Ah ! tu me désespères !

FLORINE.

Je vous l'ai dit, Madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus

Fais comme tu voudras ; mais ne m'en parle plus.
Que cette indignité ne blesse plus ma vûe.

(Elle sort.)

FLORINE.

Allons, Madame, quitte à faire une bévue.

FLORINE, SEULE.

Voyons pourtant. À qui remettrai-je l'écrin ?
Entre nos deux Marquis le choix est incertain ;
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Étourdis par instinct & par réflexion,
Effrontés sans succès & sans confusion,
Impudens, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours, sans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses :
Voilà les compagnons, dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense ?...
Comment le démêler ?... C'est en vain que j'y pense.
C'est l'un ou l'autre ; mais de quel côté pencher ?...
Il faut pourtant résoudre... Attendez : pour trancher,

Si j'empochais l'écrin... j'en aurois pour ma vie...
Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie :
Oh ! non ; c'est seulement pour finir ce tracas,

Et tirer ma Maîtresse avec moi d'embarras…
Ne nous y jouons point : l'intention est pure ;
On y pourroit donner toute une autre tournure.
(Elle voit Clitandre & Damis.)
Mais la fortune ici les amene tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

Reprenez votre enjeu, la boëte est complette ;
Ma maîtresse, à ce prix, ne veut point faire emplette.
Consolez-vous, une autre en fera plus d'état :
Vous sçavez ce que c'est : entre vous le débat.

(Elle sort.)

DAMIS, CLITANDRE, (RECEVANT L'ÉCRIN.)

DAMIS.

Eh ! c'est à toi, Marquis, que tes présens reviennent ?

CLITANDRE.

Àmoi ! c'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire…

CLITANDRE.

La gloire…Le dépit…

DAMIS.

La gloire…Le dépit…Prends toujours, à bon compte ;
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je m'engage au secret.Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu ?…

CLITANDRE.

Que ne me disois-tu ?…Tu devois m'avouer…

DAMIS.

Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer.

Voyons donc à quel prix tu mettois ta conquête.
(Il ouvre l'écrin.)
Comment, diable ! Ah ! Marquis… le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare ; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C’est le tien. L’art de plaire épargne bien la bourse.

CLITANDRE.

Auprès du sexe aussi c’est toute ma ressource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien piqué.Te voilà bien confus
De ce qu’en ma présence on te les a rendus.
On avoit ses raisons.

CLITANDRE.

On avoit ses raisons.Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.

Voici Durval.

DAMIS.

Voici Durval.Qu’importe ? Il peut être présent,
En ne nommant personne.

CLITANDRE.

En ne nommant personne.Oui. Le tour est plaisant !

DURVAL, DAMIS, CLITANDRE.

DURVAL, À PART, EN ENTRANT.

Que vois-je ! Mon écrin !

CLITANDRE, À DURVAL.

Que vois-je ! Mon écrin !Nous disputons ensemble.

DAMIS, EN MONTRANT L'ÉCRIN.

En voici le sujet.

DURVAL.

En voici le sujet.Oui, c'est ce qu'il me semble.
(à part.)
Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

DURVAL, IRONIQUEMENT.

Clitandre est mon rival.C'est être courageux.

CLITANDRE.

Àpeu près comme lui.

DAMIS.

Àpeu près comme lui.Passons, je te l'accorde.
(En lui montrant l'écrin.)
Durval, je te remets la pomme de discorde.

DURVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

DURVAL.

Mais ce n'est qu'un dépôt.Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

DURVAL.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS.

C'est comme s'il l'avoit.Apprends donc ce mystere.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

DURVAL.

Nous ne nommerons pas.Il n'en est pas besoin.

DAMIS.

Certaine dame, à qui nous rendons quelque soin,
Nous a fait, de sa part, sans désigner personne,
Renvoyer cet écrin.

DURVAL.

Renvoyer cet écrin.C’est ce que je soupçonne.

DAMIS, EN REGARDANT CLITANDRE.

Un de nous l’a donné.

CLITANDRE, EN REGARDANT DAMIS.

Un de nous l’a donné.Oui, rien n’est plus constant.

DAMIS.

Mais aucun n’en convient.

DURVAL.

Mais aucun n’en convient.J’en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n’ose le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

DURVAL, IRONIQUEMENT.

Il aime mieux le perdre.Eh ! mais vous pourriez être

Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

Durval, à qui crois-tu qu’on les ait renvoyés ?

DURVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrin, de grace, dites-moi,
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi ?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sçait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi ? La conséquence est claire.

DAMIS, EN FRAPPANT SUR L'ÉPAULE DE DURVAL.

Si je l'avais donné, crois qu'on l'auroit gardé.

DURVAL.

Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hazardé.
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre ;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui sçait si quelque tiers, qu'on n'imagine pas,
N'a point secrettement causé cet embarras ?
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes ?

DAMIS.

Oh ! qu'il paroisse donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux
Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le console.
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

DURVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Oui.Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grace, fais-en une ; il y va de ta gloire ;
Sans quoi, Durval & moi, nous n'osons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

DURVAL.

Il faut vous satisfaire.En puis-je être témoin ?

DAMIS, à DURVAL.

En t'éloignant un peu ; car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.
(Il le place au fond du théâtre.) (À Clitandre, à demi-bas.)
Te voilà bien… & toi, sur-tout, point d'imprudence.
(Il tire un portrait. Clitandre se trouble.) (à Durval.)
Tiens, considère un peu… Vois sa confusion.
(à Clitandre.)
Est-ce là le portrait de celle… en question…
De la Dame à l'écrin… Eh ! bien ?

CLITANDRE, AVEC CONFUSION.

Ah ! l'infidelle !

Il sort.

DAMIS, DURVAL.

DAMIS, EN REGARDANT CLITANDRE.

Infidelle !... Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle ?
Mais c'est encore un trait de vanité. 2(à Durval.)
Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
Durval, une autre fois, pense un peu mieux de moi.

DURVAL, SEUL.

Est-ce une illusion ?... Est-ce un songe funeste ?...
Quel rapport !... Ah ! cruels, achevez donc le reste.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne sçaurois forcer mes esprits révoltés...
Le doute... La fureur... Ô ciel !... Ah ! malheureuse...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse ?...
Constance, est-il possible ?... Ai-je bien entendu ?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu ?
Que dis-je ? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Étoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance ?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.

Rejettons loin de nous... Le puis-je ? Quand j'y songe !
Quoi !... d'une vérité puis-je faire un mensonge ?...
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur !

Ah ! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire ?
L'affreuse vérité découvre ce mystere…
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai, que je crus affecté.
Elle ne se faisoit aucune violence.
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

DURVAL, DAMON.

DAMON, EN SUIVANT DURVAL.

Sans doute que l'écrin aura fait des merveilles ?
De ce récit charmant enchante mes oreilles.

DURVAL, AVEC UN REGARD FIXE SUR DAMON.

Il a bien réussi.

DAMON.

Il a bien réussi.Je m'en étais douté :
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

DURVAL, EN PRENANT LA MAIN DE DAMON.

Constance a surpassé ton attente & la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

DURVAL, AVEC FUREUR.

Tant mieux.Hola… Quelqu'un… Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue ?

DURVAL.

Tu ne l'as donc pas vue ?Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sçais que penser, je ne sçais que prévoir
Du trouble où je te vois.

DURVAL.

Du trouble où je te vois.Sa cause est imprévue.
Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.
Quel aveu différent de celui !…

DAMON.

Quel aveu différent de celui !…Quel courroux !

DURVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Je suis désespéré.Quoi ! serois-tu jaloux ?

DURVAL.

Je ne le fus jamais ; j'estimois trop Constance :
Je serois trop heureux dans cette circonstance…

Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah ! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime ?

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

DURVAL, AVEC FUREUR.

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avoit son cœur : c'est l'aveu qu'on m'a fait...
C'est un mystere affreux.

DAMON.

C'est un mystere affreux.Que je ne sçaurois croire.
Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

DURVAL.

Ne prends plus sa défense ; il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien ?

DAMON, EN APERCEVANT CONSTANCE.

Modérez-vous du moins ; la voilà qui s'approche.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, AVEC UN AIR UN PEU PLUS MODÉRÉ.

Madame, épargnons-nous la plainte & le reproche :
Il faut nous séparer pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais,

Jusqu'à ce que le Ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfère à tous,
Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse,
C'est, de tous vos bienfaits, le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits ;
Je n'examine rien, puisque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure :
Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure ?

DURVAL.

Eh ! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Eh ! Madame, vivez.Vous ne le voulez plus ;
Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus,
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre ;
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.
À l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous.
Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mere,
N'être pas moins fidelle, & vous être plus chere !

DURVAL, AVEC FUREUR.

Je ne puis supporter cette témérité ;
Perfide ! il vous sied bien, ce langage affecté !

CONSTANCE.

Ah ! quel titre odieux ! Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

DURVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Oui, Madame.Est-ce là le prix de ma tendresse ?
Eh ! quoi ! de quels transports êtes-vous enflammé ?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé ?

DURVAL.

Il falloit sçavoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus ? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait ?

DURVAL.

Qu'ai-je fait ?Vous osez encor me défier ;

CONSTANCE.

Hélas ! Dois-je mourir sans me justifier !
Que je sçache du moins ce qui m'ôte la vie…
J'y succombe… Je meurs…

DAMON.

J'y succombe… Je meurs…Elle est évanouie.

DURVAL, EN SAISISSANT LE PAQUET DE LETTRES.

Donne, donne, à quoi sert tant de discrétion ?
Sans doute ce sera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouse infidelle.

DAMON.

Il faut la secourir ; permettez que j'appelle.

Il sort.

DURVAL, CONSTANCE, PRESQUE ÉVANOUIE.

DURVAL.

Que m'importe le soin de ses jours & des miens ?
Je vais donc la convaincre ; en voici les moyens.
Ah ! ciel ! quelle ressource accablante & funeste !
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, OUVRANT LES YEUX.

Ah ! que tenez-vous là ? Je voulois les brûler.

DURVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler ?
Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Ils s'adressent à vous.Hélas ! qu'allez-vous faire ?

DURVAL.

Plus vous craignez, & plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux ;
Durval… ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grace… écoutez-moi.

DURVAL.

De grace… écoutez-moi.Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais…

DURVAL.

Puisque nous sommes seuls, je vais…Il faut attendre.
À des discours sans preuve on auroit répondu ;
Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds ; souffrez que je vous presse.

DURVAL.

Vous vous justifierez.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, DURVAL, CONSTANCE.

FLORINE, EN COURANT À CONSTANCE.

Vous vous justifierez.Ah ! ma chère maîtresse,
Dans quel abbaissement…

SOPHIE, à DURVAL.

Dans quel abbaissement…Constance à vos genoux ?

(ILS LA RELEVENT, & LA METTENT DANS UN FAUTEUIL.)

DURVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre :
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
(à Argant.)
Damon vous aura dit ce qui se passe ici ?

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

DURVAL.

Il va l'être à l'instant ; je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre ?

DURVAL, DISTRIBUANT DES LETTRES.

En voici ; lisez donc ces coupables écrits.
Que je me trouve heureux de les avoir surpris !

SOPHIE, EN PRENANT UN BILLET.

Moi, je les soutiens faux.

DURVAL.

Moi, je les soutiens faux.Je vois ce qu'elles craignent :
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion…
Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT, SURPRIS, EN OUVRANT LES BILLETS.

Diable ! Allons doucement ; ceci change la these.
Ce billet-là…

DURVAL.

Ce billet-là…Quoi donc ?

ARGANT.

Ce billet-là…Quoi donc ?Eh ! mais, par parenthèse ;
Il est de votre main.

SOPHIE.

Il est de votre main.Le mien en est aussi.

DURVAL.

De mon écriture ?

ARGANT.

De mon écriture ?Oui.

DURVAL.

De mon écriture ?Oui.Que veut dire ceci ?

ARGANT.

Mais voyez.

DURVAL, EN REGARDANT, RECONNOÎT SON ÉCRITURE

Mais voyez.Juste ciel !

ARGANT.

Mais voyez.Juste ciel !Parbleu, c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monsieur ?

SOPHIE.

Et celui-ci, Monsieur ?Ma joie en est extrême.

ARGANT, EN LUI RENDANT LE SIEN.

N'allons pas plus avant ; le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît ; c'est lui qui l'a voulu.
(Elle lit.)
Que je suis offensé de toutes vos allarmes !
S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,
Ils ont fait, dans leur tems, leur effet sur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :

Une épouse n'est point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un semblable vainqueur ?
Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,
Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.
Le style est obligeant.

ARGANT.

Le style est obligeant.Ne nous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE, S'AVANCE POUR LIRE LA SIENNE.

Fort bien.Autre lecture… Enfin… Oh ! par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
(Elle rend ou brûle le billet.)
Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire ;
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.
(Damon reprend les billets.)

DURVAL, EN REVENANT DE SON ÉTONNEMENT.

Mais enfin le portrait…

SOPHIE.

Mais enfin le portrait…Quoi ! vous récriminez ?

FLORINE.

C’est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l’insulte à la blessure ?
C’est être trop cruel.

FLORINE, VIVEMENT.

C’est être trop cruel.C’est un traître, un parjure,
Qu’une autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE, ELLES ENLEVENT CONSTANCE.

Venez ; pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, ENTRAÎNÉE MALGRÉ ELLE.

Je ne puis… Permettez… Quoi ! ne pourrai-je apprendre…

SOPHIE.

Non. Ce n’est plus à vous, Madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, EN SE RETOURNANT VERS DAMON.

Voilà ce beau retour… Damon, vous m’entendez.

(Elles sortent.)

DAMON.

Ôciel !

ARGANT, DURVAL, DAMON.

ARGANT, à DURVAL.

Ôciel !Vous avez fait une rude entreprise ;
Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur ;
Rarement un époux en vient à son honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,
On ne sçauroit avoir des preuves assez claires ;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point :
Elles ne s'aiment pas ; mais accusez-en une,
L'émeute est générale, & la cause est commune.

Vous verrez aussi-tôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, & sonner le tocsin ;
Protéger l'accusée, & s'enflammer pour elle ;
Se prendre aveuglément de tendresse & de zele ;
Passer de la pitié jusques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur…
Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,
J'ai toujours crû ma femme aussi sage qu'une autre.
Je vous plains ; mais que faire ? Elle a barre sur vous :
Il faut, en attendant, se taire & filer doux.

(Il sort.)

DURVAL, DAMON.

DURVAL.

Tu me vois pénétré de douleur & de rage.
Je ne m'attendais pas à ce nouvel orage…
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi !…
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage ?…
Cependant je l'accuse, & je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu ?

DURVAL.

En suis-je moins certain ? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste

De la rendre odieuse autant que je la hais ;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie ;
Mais je connois Constance, & je mettrois ma vie…

DURVAL.

Tu la perdrois… Constance… Ô regret superflu !
J'ai creusé cet abîme où son cœur s'est perdu ;
Mon exemple a causé la chûte qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable ?

DAMON.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage :
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

DURVAL.

Je le paye assez cher, hélas ! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer & m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle ;
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

DURVAL.

Ils sont faux ; mais enfin je cède à ta priere :
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entiere.
Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime :
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime ;
Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Acte V

DURVAL, DAMON, EN DOMINO.

(Il paroît dans le fond du théâtre des girandoles allumées.)

Durval.

Viens ; tandis que le bal, dans cette gallerie,
Occupe tout le monde, acheve, je te prie.
Que veut dire ce Peintre ?

Damon.

Que veut dire ce Peintre ?À l'égard du portrait,
C'est un vol ; & voici comme on te l'a soustrait.
Damis a chez ce Peintre été par aventure ;
Il l'a vû travaillant à cette mignature ;
Alors notre Marquis a formé le dessein
De se l'approprier, & d'en faire un larcin.
Un de ses gens, qu'il a couvert de ta livrée,
L'est allé demander : le Peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis.
C'est ce que j'en ai sçu, sans t'avoir compromis ;
Car je viens de trouver ce Peintre chez Constance :
J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

Durval.

Quelle scélératesse !... Ah ! permets, cher ami...

Damon.

Attends ; je ne sçai pas les choses à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres ;
D'abord ils ont voulu faire les petits-maîtres ;
Mais je leur ai serré de si près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeassent de ton.

J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries.
Le renvoi de l'écrin leur a fait inventer
le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte,
(En lui donnant le portrait.)
J'ai repris le portrait, & je te le rapporte.
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler ;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

DURVAL, ABBATTU.

Dans quel excès m'a fait tomber leur imprudence !
Et d'un autre côté, quelle affreuse vengeance !

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

DURVAL.

Hélas ! reproche-moi plutôt un autre excès.
Je me trouve au milieu de mon bonheur extrême,
Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité ;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,

Lorsque je vais périr accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets...

DURVAL.

Je vois à tes regrets…Dis à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est tems de pourvoir.

DURVAL, ATTENDRI, & LES LARMES AUX YEUX.

Que fait-elle à présent… Que faut-il que j'espere ?
Dis-moi… qu'est devenue une épouse si chere ?…
Ah ! je suis son bourreau plutôt que son époux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups ?
Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat :
Elle en impose à tous, & cache son état ;
Son courage surpasse encor son infortune ;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant, mais sans être indiscret,
Je l'ai calmée un peu ; j'ai caché tout le reste.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste.
Son courage est peut-être à son dernier effort.

DURVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort.
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle ;
Peins-lui mon désespoir. Ah ! quel que soit ton zele,

Tu ne pourras jamais en peindre la moitié :
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sçauras mieux que moi persuader Constance :
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur,
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur ?

DURVAL.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage ?

DAMON, AVEC VIVACITÉ.

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

DURVAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,
Qui vient de se porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,
Opprobre sur opprobre, injure sur injure,
Aille aussi-tôt braver l'objet de sa fureur ;
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur :
La honte me retient…

DAMON.

La honte me retient…Durval, elle t'abuse :
La honte est dans l'offense, & non pas dans l'excuse !

DURVAL.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Constance un éternel mépris ?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance,
Compter sur des sermens que j'ai détruits d'avance ?

DAMON.

L'amour pardonne tout : mais je t'ouvre un moyen ;

Je dois avec Constance avoir un entretien ;
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe :
C'est elle qui m'a fait demander cette grace ;
Pendant le bal, j'espere en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement ;
Je dois rester masqué.

DURVAL.

Je dois rester masqué.Si je prenais ta place ?

DAMON.

Durval, tu me préviens.

DURVAL.

Durval, tu me préviens.En parlant à voix basse,
Je pourrai la tromper ; j'éclaircirai mon sort,
Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je lirai dans son cœur.Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine assurance ;
Tu nous observeras alors avec prudence,

Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

DURVAL, APRÈS AVOIR RÊVÉ.

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

DURVAL.

J'aurois trop à souffrir… en croyant te parler,
Constance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence :
Ce seroit essuyer toute leur violence ;

Ce seroit m'exposer à ses premiers transports ;
Et j'ai, pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire ;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quel autre auroit ainsi ménagé son époux ?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

DURVAL.

Trop de timidité me punit & la venge.

DAMON.

C'est une cruauté…

DURVAL.

C'est une cruauté…Ma foiblesse est étrange :
Mais enfin… Quelqu'un vient. C'est Florine, je crois ?
Je te laisse ; sers-moi pour la derniere fois.

(Il sort.)

DAMON, FLORINE, ÉLOIGNÉE.

DAMON.

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites !…
S'il me désavouoit ?… Ah ! trop cruel ami !…
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole ?
Elle est impatiente.

DAMON.

Elle est impatiente.Oui, Florine, j'y vole.

FLORINE, SEULE.

Quelle sera la fin de cet événement ?
Gare le Cloître, il fait un triste dénouement.
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiéte ;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite :
Prendre congé du siécle à l'âge de vingt ans ;
Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce tems.
Passe, quand jusqu'au bout on a joué son rôle ;

Du moins le souvenir du passé vous console ;
On l'emporte avec soi, cela sert de soutien :
Mais pour moi, Dieu merci, je suis réduite à rien ;
Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre ?
Me plaindre que le tems coule trop lentement ;
N'avoir que mon ennui pour tout amusement.
Le monde a ses chagrins : eh ! bien, on les essuie ;
On s'accoutume, on roule, & l'on pousse la vie ;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint,
On s'agite, on se flatte, on espère, & l'on craint ;

Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,
On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienne.

CONSTANCE, EN DOMINO, DÉMASQUÉE, FLORINE.

CONSTANCE, EN REGARDANT DERRIÈRE ELLE.

Damon suivoit mes pas... & je ne le vois plus ;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille ;
Notre entretien sera plus sûr & plus facile.

CONSTANCE, UN HOMME DÉGUISÉ.

CONSTANCE CONGÉDIE FLORINE.

Vous voici... Reprenons le fil de ce discours,
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes allarmes ;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir :

C’est encor un motif qui m’a contrainte à fuir.
(Elle essuie ses yeux.)

Je rappellois un tems bien cher à ma mémoire :
Quand Durval commença mon bonheur & ma gloire,
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
Aurois-je mieux choisi dans l’âge de raison ?
Notre hymen se conclut. Aurois-je dû m’attendre,
Pouvais-je imaginer qu’un cœur déjà si tendre,
Le seroit encor plus ? Je vis, de jour en jour,
Qu’on ne sçauroit donner de bornes à l’amour.
Quel que fût le progrès de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu’on m’aima de même.
Qu’est devenu ce tems ? Vous ne croirez jamais
D’où vint le changement d’un sort si pleins d’attraits.
Un revers imprévu détruisit ma fortune ;
Ma tendresse bientôt lui devint importune ;
L’excès de mon amour lui parut indiscret :
Je le vis ; il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l’amour d’un époux que j’adore,
Et bientôt loin de moi l’entraîna tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour.
J’eusse été trop heureuse ! En ce malheur extrême,
Je sentis qu’on ne vit que par l’objet qu’on aime ;
Qu’on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, & cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, & cette confiance,
Qu’on trouve dans un cœur que l’on tient sous ses loix.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.

Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.
C'est la premiere fois, dans l'état où je suis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis ;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.
Je ne prétends point faire un détail superflu,
Ni rappeler ici ce que vous avez vû.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage…
Vous vous attendrissez… Est-ce un heureux présage ?
Enfin, est-il bien vrai que Durval ait rendu
Justice à son épouse ? Ai-je bien entendu ?
C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre ?
Vous-même n'avez-vous rien de plus à m'apprendre ?
Mais comment puis-je avoir révolté mon époux ?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux ?…
Je m'y perds… Cependant je lis dans sa pensée.
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée ?
Je souffre, plus que lui, du juste repentir
Que sans doute à présent il en doit ressentir.
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'aliéne encore ;
Que sa honte offensante & cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah ! peut-être j'étais dans cette conjoncture ;
Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture.
Je le désire trop pour ne pas l'espérer…
Vous ne me dites mot ?… Que dois-je en augurer ?

Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,
Si son heureux retour avoit quelque apparence,

Qui peut le retarder ?... Si mes jours lui sont chers,
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyoit les transports que mon cœur vous déploie...
Ah ! qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie...
Que dis-je ! S'il le faut, j'irai le prévenir :
C'est sur quoi je cherchais à vous entretenir.
Je ne puis à présent être trop circonspecte ;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité ?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie ;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie...
Ah ! daignez par pitié... Vous soupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras ?...
J'entends ce que veut dire un si cruel silence ;
Vous n'osez...

LE MASQUE, À PART.

Vous n'osez...Ah ! c'est trop me faire violence !

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit ?... parlez... quel funeste regret ?...
(Elle voit un portrait entre ses mains.)
Mais... Qu'ai-je vû ? Comment ?... D'où vous vient mon portrait ?
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE, EN LUI PRÉSENTANT UNE LETTRE.

Il faut...

CONSTANCE.

Il faut…Que m'offrez-vous ?…

LE MASQUE

Il faut…Que m'offrez-vous ?…Voyez…

CONSTANCE.

Il faut…Que m'offrez-vous ?…Voyez…C'est une lettre.
Vous tremblez… Je frémis… On ne veut plus me voir.
C'est le coup de la mort que je vais recevoir…
(Elle ouvre le billet.)
De la main de Durval ces lignes sont tracées.
Mais que vois-je ? Des pleurs les ont presque effacées.
(Elle lit.)
C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs.
Chere épouse, il n'est rien que votre époux ne fasse,
Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.
Vous avez rallumé ses premieres ardeurs ;
Trop heureux s'il expire en obtenant sa grace !…
Ah ! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux ?
Conduisez-moi, courons…

DURVAL, DÉMASQUÉ, À SES PIEDS.

Conduisez-moi, courons…Il est à vos genoux…
C'est où je dois mourir… Laissez-moi dans les larmes,
Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, lève-toi. Va, je reçois ton cœur :
Je reprens avec lui ma vie & mon bonheur.

DURVAL.

Quoi ! vous me pardonnez l'outrage & le parjure ?

CONSTANCE.

Oui ; laisse-moi goûter une joie aussi pure.

DURVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Vengez-vous.Eh ! de qui ? C'est un songe passé ;
Ton retour me suffit.

DURVAL.

Ton retour me suffit.Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te suis chere,
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

DURVAL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.
(On entend du monde ; Constance paroît inquiète.)
Devant tout l'univers je vais me déclarer...

CONSTANCE, DURVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

Comment, diable ! La scene a bien changé de face.
Ah ! ah ! mon gendre en conte à sa femme… Il l'embrasse !
Mais, est-ce tout de bon ?

FLORINE.

Mais, est-ce tout de bon ?Certes, l'effort est grand.

SOPHIE, IRONIQUEMENT, À DAMON.

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

DURVAL, AVEC VÉHÉMENCE.

Oui, je ne prétends plus que personne l'ignore ;
C'est ma femme, en un mot, c'est elle que j'adore.
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit :
On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible
Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela ;
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidens-là.
Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON, À SOPHIE.

Oserois-je à mon tour, sans indiscrétion,
Vous faire souvenir d'une convention ?

SOPHIE, À CONSTANCE.

Damon, je m'en souviens. Ah ! ma chère constance…
(Elle l'embrasse.)
Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance…

ARGANT, EN LUI PRENANT LA MAIN & LA METTANT DANS CELLE DE DAMON.

Oui, conseillez un cœur déjà déterminé…
Le conseil en est pris, quand l'Amour l'a donné.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Pr%C3%A9jug%C3%A9_%C3%A0_la_-mode. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.